

Le ROMAN d'une SŒUR.

PREMIÈRE PARTIE

MARTINE.

(Suite)

La matinée s'écoula trop lente à mon gré. L'après-midi commença, l'inquiétude agitait mon cœur. Le soir arrivait... André ne paraissait pas.

C'en était fait ! car je ne pouvais supposer qu'il fût resté à Montfort partager les divertissements des autres jeunes gens.

Le moment du souper arriva. Lentement, bien lentement, j'aidai ma mère à dresser la table... André manquait toujours. Enfin des pas retentirent sur la terre gelée, je courus à la porte. Un coup d'œil m'apprit notre malheur : André avait amené le numéro 11, il était soldat...

Son père le regarda... mordant ses lèvres avec colère, il murmura :

— Belle besogne !

Mon père ne dit rien, mais sa tête retomba plus avant penchée sur sa poitrine. Personne n'eut faim. Ma mère essaya de ranimer notre courage, mais ses paroles sonnaient faux. Ma jeune sœur s'était jetée dans mes bras ; elle m'embrassait, tout en murmurant à mon oreille des mots consolateurs que je ne comprenais pas.

— Le mal est-il donc sans remède ? demanda tout à coup ma mère à mon père. Voyons, Jean ! il ne faut pas laisser ces pauvres enfants en suspens. Est-bien vrai qu'André doit partir ?

— Très-vrai, je ne peux l'empêcher. Cette affaire de la *Sapinière* nous fait perdre plus de trente mille francs à son père et à moi. Or, tu sais bien, femme, que quinze mille